

mités; et à travers la corne, ils plongèrent dans ses entrailles une broche de fer rougie au feu; de sorte que la victime fut assassinée sans qu'on pût voir sur son corps aucune trace de violence!

Hug Spencer eut une fin encore plus cruelle que son maître: sous les yeux mêmes de la reine il fut affreusement torturé, et on lui arracha les parties naturelles pour le punir, disait l'arrêt, de ce qu'il en avait fait un coupable usage avec le monarque; ensuite il fut pendu. Ce qu'il y eut de plus scandaleux, ajoute la chronique anglaise, c'est qu'Isabelle assista à l'exécution, ayant à ses côtés le beau Mortimer, son amant, qui plus tard fut également pendu par les ordres d'Édouard III.

Charles le Bel ne survécut pas longtemps au triomphe de sa sœur; il mourut à Vincennes, le 1^{er} février 1328, ne laissant que des filles pour héritières, et la reine Jeanne enceinte de sept mois. Les barons du royaume se réunirent aussitôt en assemblée, et donnèrent la régence à Philippe de Valois, oncle du roi défunt et frère de Philippe le Bel. Deux mois après, la princesse étant accouchée d'une fille, Philippe de Valois prit le titre de roi. Alors se renouvelèrent les disputes qui avaient eu lieu sous le règne de Philippe le Long, au sujet de l'exclusion des femmes à la couronne: Édouard III, roi d'Angleterre, fils d'Isabelle, voulut élever des prétentions à la couronne de France; mais il fut éconduit par les états du royaume, qui ratifièrent l'avènement des Valois au trône.

Philippe, dont la passion était l'amour de l'argent, essaya pour s'en procurer d'une nouvelle mesure financière qu'il

appela la gabelle, et qui faillit le renverser du trône en soulevant contre lui l'indignation générale.

Pour faire diversion à la haine dont il était l'objet, le roi de France déclara la guerre aux Flamands, et marcha au secours du comte de Cressy, que ses sujets avaient enfermé dans le château de Cassel. L'armée française qu'il conduisit contre les insurgés était forte de trente mille hommes, et n'avait à combattre que de pauvres cultivateurs et des artisans au nombre de douze mille au plus, et commandés par un homme du peuple, un marchand de poissons, nommé Zannec ou Zannequin. Il est vrai que les Flamands étaient animés par l'amour de la liberté, et que ce sentiment sublime exaltait leur courage et suppléait au nombre.

Après plusieurs assauts infructueux, le roi fut obligé de se retirer à quelques lieues de Cassel, et forma un camp pour intercepter les communications du dehors avec la ville, afin de la prendre par famine. Le général ennemi ne fut point dupe de cette tactique; il sortit de la place, vint poser son camp vis-à-vis celui des Français, et pour narguer Philippe, il fit élever un poteau, surmonté d'un coq de bois, avec ces deux vers:

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

D'après ce que racontent les historiens flamands, le rusé Zannec, qu'ils appellent le général Chasse-marée, poussait l'audace jusqu'à venir lui-même dans le camp des Français, sous ses habits de marchand, et vendait du poisson à bon marché, afin d'être bien accueilli des soldats, et de faire

ses observations sans exciter de défiance. Ayant donc remarqué que les officiers restaient longtemps à table, et qu'à leur exemple les soldats dormaient après le dîner; son plan d'attaque fut bientôt conçu, et il ne forma rien moins que le projet de surprendre le roi dans sa tente.

Un jour de grande chaleur, au moment où chacun dormait dans le camp, il fit avancer ses troupes en silence, et passa les lignes ennemies avec quelques gens déterminés et déguisés comme lui en marchands de poissons. Par malheur, au moment où il franchissait l'enceinte de la tente royale, il fut reconnu par un moine, qui cria « aux armes. »

Philippe, réveillé en sursaut, se jeta sur ses armes et se mit en défense; les Français tombèrent sur la petite troupe qui était engagée dans le camp, et massacrèrent jusqu'au dernier homme; le brave Zannequin se défendit avec le plus grand courage, et fut tué un des derniers. Le roi fit ensuite attaquer les Flamands, qui furent mis en déroute après une vigoureuse résistance. Ainsi se termina cette funeste journée, qu'on nomma la journée de Cassel : la ville se rendit; le seigneur de Cressy fut rétabli dans son comté, et put assouvir sa vengeance sur ses sujets rebelles.

De retour dans sa bonne ville de Paris, le roi trouva un cartel de défi du jeune roi Édouard III, qui l'appelait en champ clos pour lui disputer la couronne de France. Mais le lâche Philippe préférait voir les peuples s'entr'égorger pour ses querelles plutôt que d'exposer sa personne aux chances d'un combat singulier; et il entama ces guerres effroyables qui devaient couvrir la France et l'Angleterre de désastres et d'embrasements pendant plusieurs siècles.

« Ce sont les commencements des douleurs de notre pauvre » France, qui fut tant ravagée par l'Anglais, » disent les chroniqueurs; en effet, les journées fatales de Crécy et de l'Écluse, la prise de Calais, vinrent porter un coup terrible à notre marine et à nos finances. Aux calamités qui signalèrent l'avènement de la maison des Valois sur le trône, se joignirent la peste et la famine, qui exercèrent leurs ravages sur les populations des villes et des campagnes. Enfin, après un règne de vingt-deux ans, Philippe mourut à Nogent-le-Rotrou, le 12 août 1350, et le royaume s'en trouva délivré.

Jean, son fils aîné, lui succéda à l'âge de quarante ans : ce prince était d'un naturel emporté, d'un esprit étroit, et capable tout au plus de commander à des moines; il se trouva néanmoins par le hasard de sa naissance, et par le fait de la loi d'hérédité, appelé à gouverner un grand peuple. Son règne commença par des exécutions : le connétable Raoul, comte d'Eu et de Guines, fut décapité par ses ordres, sans avoir été mis en jugement; les deux frères d'Harcourt, seigneurs de Maubrée et de Colinet, eurent le même sort; enfin, unissant la perfidie à la férocité, il invita le roi de Navarre à une fête, fit traîtreusement massacrer sa suite, et le fit prisonnier contre le droit des gens.

Cette dernière lâcheté suscita au roi Jean des ennemis puissants; le frère, les parents et les amis du roi de Navarre prirent les armes pour le venger, et la guerre éclata dans le midi de la France.

A la faveur de nos discordes civiles, les Anglais étendaient impunément leurs conquêtes dans les provinces; et déjà

Édouard, prince de Galles, surnommé le prince Noir, après avoir mis à feu et à sang l'Auvergne et la province du Limousin, avait poussé jusqu'en Poitou, lorsque enfin l'imminence du danger obligea le roi à suspendre la guerre contre la Navarre, pour défendre ses propres domaines. Une armée de quatre-vingt mille hommes fut levée à la hâte : Jean en prit le commandement, marcha contre les Anglais, qu'il atteignit à deux lieues de Poitiers, dans une vaste plaine plantée de vignes. Édouard n'avait alors avec lui que huit mille soldats, qui se trouvaient serrés de tous côtés par l'armée française; comme il ne lui restait pas même l'espoir d'échapper à ses ennemis par une retraite, il envoya offrir au roi de France de lui rendre toutes les places et les châteaux qui étaient en son pouvoir, de signer une trêve de sept ans, et de payer les frais de la guerre; ne demandant en échange que la permission de se retirer avec armes et bagages.

Jean, dans l'enivrement d'un triomphe qu'il regardait comme assuré, refusa ces conditions, et répondit qu'il voulait avoir l'honneur de vaincre celui qui passait pour le plus habile capitaine de son temps. La bataille eut lieu entre les Français et les Anglais; et les désastres de cette journée, après cinq siècles écoulés, sont restés dans l'histoire comme un monument de honte que la royauté a légué à la France! Quatre-vingt mille Français furent taillés en pièces par huit mille Anglais! Jean lui-même et Philippe, son quatrième fils, furent pris par le vainqueur et conduits à Londres.

Cette captivité du roi et la régence de Charles, son fils aîné, occupent une grande place dans nos chroniques par le récit des calamités qui en furent les tristes conséquences. Le roi

de Navarre parvint à sortir de prison, ralluma la guerre civile, et voulut même disputer la couronne de France au régent. Celui-ci, obligé de tenir constamment une armée sur pied pour résister à ses ennemis, épuisa bientôt les ressources de la nation; et lorsqu'en outre de ces dépenses extraordinaires il eut encore à satisfaire aux exigences de son père, qui semait l'or à pleines mains dans les fêtes qu'il donnait, à Londres, à la comtesse de Salisbury, sa maîtresse, il se trouva dans la nécessité de doubler les tailles et les gabelles. Cette augmentation d'impôts provoqua un soulèvement jusqu'alors sans exemple : l'autorité du régent fut méconnue; les états-généraux furent même impuissants pour arrêter le mouvement populaire; c'était la lutte qui commençait entre la démocratie et la royauté.

Voici comment en parle la chronique de Saint-Denis :
 « Le lundi, vingt-huitième jour de mai 1357, les gens de
 » labour s'émurent dans le pays de Beauvoisin, et cou-
 » rurent sus aux gentilshommes, sous la conduite de Guil-
 » laume Caillet, leur capitaine; ils brûlèrent les châteaux
 » forts, et égorgèrent les seigneurs, leurs femmes et leur
 » lignée, aux cris de : Vive la liberté! vive la jacquerie! Un
 » grand nombre de villes du royaume imitèrent leur exemple.
 » A Paris, un moine, nommé Charles Consac, prêcha publi-
 » quement contre le roi, contre le régent et contre la reine,
 » qu'il accusait des malheurs de l'état; les bourgeois pri-
 » rent les armes et chassèrent les troupes royales.
 » Pour un moment, la cause du peuple triompha; Etienne
 » Marcel, prévôt des marchands, fut investi d'une espèce
 » de dictature ; il exerça avec une fermeté très-remarqua-

» ble. Le régent fut obligé de se parer des couleurs adoptées
 » par la nation; et son autorité fut impuissante pour protéger
 » Robert de Clermont, maréchal de Normandie, et Jean de
 » Conflans, maréchal de Champagne, ses partisans, qui
 » avaient refusé de prendre les mêmes emblèmes. Ces deux
 » seigneurs furent pendus sous les yeux du prince.

» Tout cela eut malheureusement une courte durée, car le
 » régent, étant parvenu à s'échapper de Paris, soudoya des
 » bandes de gens sans aveu, dont il donna le commandement
 » à un misérable, nommé Jean Maillard. Ceux-ci se présen-
 » tèrent un matin à la porte Saint-Antoine, agitant une
 » bannière du roi de France, et criant : Mont-Joye! Saint-
 » Denis! au roi! au duc! et sans qu'on eût le temps de fermer
 » les portes de la ville, ils se jetèrent sur les gardes, les égor-
 » gèrent, et Jean Maillard assomma lui-même par derrière
 » d'un coup de hache le courageux Marcel. Le cadavre de ce
 » défenseur des libertés publiques et ceux des autres citoyens
 » tués dans la mêlée furent trainés dans les rues et jetés au
 » charnier de Montfaucon. Le même soir, le régent fit son
 » entrée dans sa bonne ville de Paris! »

Pendant qu'on égorgeait ses sujets, le roi Jean continuait
 à courir les tavernes de Londres, et cherchait à mériter le
 titre de roi des ivrognes, qui lui avait été donné par les insu-
 laires; enfin il se fatigua de la prison, et se racheta moyen-
 nant une rançon et un traité qui transmettait à Édouard III,
 en pleine souveraineté, le Poitou, les fiefs de Thouars et de
 Belle-Ville; les provinces de la Gascogne, de l'Agenois, du
 Périgord et du Limousin; les pays de Cahors, de Tarbe, de
 Bigorre, de Rouergue, de l'Angoumois, ainsi que les villes

de Montreuil-sur-Mer, de Ponthieu, de Calais, de Guines,
 de Méry, de Sangite, de Boulogne, de Humes, de Vales et
 d'Ouin; il s'engageait en outre à lui payer trois millions
 d'écus d'or.

Malgré l'épuisement où se trouvaient les finances du
 royaume, les états de la noblesse témoignèrent leur joie du
 retour de Jean, en lui offrant un buffet ciselé en vermeil,
 qui avait coûté plus d'un million cinq cent mille livres!
 Comme d'ordinaire, ce fut le peuple qui paya. Pour tout re-
 mercement, le roi Jean doubla les impôts; ensuite il mit sa
 propre chair à l'encan, et vendit sa fille Isabelle à Galéas,
 tyran de Milan, pour six cent mille florins, qu'il vint dépenser
 à Londres avec la comtesse de Salisbury. Du reste, ce fut son
 dernier voyage; à la suite d'un excès de table, il eut une vio-
 lente indigestion, dont il mourut le 8 avril 1364. Son corps fut
 rapporté à Paris, en grande pompe, et déposé à l'abbaye de
 Saint-Denis, cette redoutable et dernière demeure des rois
 de France.

Charles V, fils aîné de Jean, lui succéda, et se fit décerner,
 en montant sur le trône, le surnom de Sage, que les chroni-
 queurs du temps lui ont conservé, « parce que, disent-ils,
 » ce prince avait moult prudence, et ne paraissait jamais à la
 » tête de ses armées, pour ne pas tomber au pouvoir des en-
 » nemis, et afin d'éviter le sort de son père. » Ce titre de
 sage ne pouvait pas en effet lui être donné à cause de ses
 grands talents dans l'administration du royaume, car, sous
 sa régence, les provinces avaient été ravagées par des bandes
 de pillards, appelées Compagnies franches, sans qu'il songeât
 même à les détruire; ce n'était pas à cause de sa grande

loyauté, car, dès qu'il fut roi, il rompit sans motif les traités faits avec les Anglais, et recommença la guerre pour reconquérir les places qui leur avaient été abandonnées; il ne mérita pas davantage le titre de sage par ses lumières et par la force de son esprit, car il était plus ignorant et plus superstitieux qu'aucun de ses sujets. Sans cesse entouré de magiciens, d'astrologues ou de sorcières, Charles V ne faisait pas un traité ni la plus simple démarche qu'il n'eût auparavant consulté ses devins pour connaître les arrêts du ciel: son seul mérite est d'avoir laissé le commandement de ses armées au connétable du Guesclin et à l'amiral Jean de Vienne, dont les exploits illustrèrent son règne et firent oublier la lâcheté du monarque.

A la couardise, Charles V joignait la cruauté, ainsi qu'il paraît par le récit des atrocités qui furent commises dans la ville de Montpellier, cité jusqu'alors indépendante et qui avait eu le malheur de passer sous sa domination. Comme le peuple s'était soulevé contre les agents du fisc, et refusait de payer les impôts qui avaient été doublés, le bon roi s'en émut et chargea le duc de Berry, son frère, et une armée composée de compagnies franches, de mettre ses sujets à la raison. A l'approche de ces bandes de pillards, les malheureux insurgés furent saisis de terreur; ils déposèrent immédiatement les armes, et envoyèrent les clefs de la ville avec une députation des principaux habitants, la corde au cou, pieds nus, les vêtements déchirés, la tête couverte de cendres, et accompagnés des gens d'église portant les bannières et la croix. Le frère du roi reçut les clefs, poursuivit sa route et fit son entrée dans Montpellier: les rues étaient

bordées des deux côtés par une haie de vieillards, de femmes et d'enfants à genoux, poussant des gémissements et criant miséricorde! mais ce tigre à face humaine, inaccessible à la pitié, fit immédiatement saisir six cents de ces infortunés, et au nom du très-haut, très-puissant et très-miséricordieux Charles V, roi de France, deux cents furent pendus, deux cents furent décapités, et deux cents brûlés vifs: leurs biens furent confisqués au profit de la couronne, et leurs enfants déclarés infâmes. On fit grâce au reste de la population, à la condition toutefois que la ville payerait à son gracieux monarque cent vingt mille livres d'or!

Quelque temps après cette sanglante exécution, Charles le Sage mourut, léguant à la nation, comme dernier monument de sa sagesse, l'ordonnance qui remettait en vigueur le décret de Philippe le Hardi, et qui fixait la majorité des rois à quatorze ans! Il appuyait son opinion de raisonnements et de citations puisés dans la Bible et dans l'Art d'aimer d'Ovide, et qui prouvaient, suivant lui, que les rois étaient plus précoces que les autres hommes. Comme son fils n'avait pas encore atteint sa treizième année, il fut néanmoins obligé de lui donner des tuteurs et de former un conseil de régence composé des ducs de Berry, d'Anjou, de Bourgogne, et de Bourbon.

Charles V mort, le royaume fut encore bouleversé par les intrigues des princes, qui se disputaient la présidence du conseil de régence; après plusieurs mois de luttes sanglantes et acharnées, ils finirent par s'entendre, et déférèrent au duc d'Anjou l'exercice de l'autorité souveraine, sous la condition qu'il abandonnerait à ses frères les trésors du roi défunt sans en rien réserver. Pour compenser le sacrifice qu'il était